

GEORGES DESTRÉE, en notant ce détail, ajoutait : « C'est un fait » qui, à lui seul, devrait susciter pour la mémoire de Rosetti, la reconnaissance de tous les artistes et amateurs d'art, aussi bien anglais » qu'étrangers. »

Il ne songeait pas qu'un jour les lettrés belges et étrangers regretteraient que Tolstoy, au lieu d'un Rosetti, se fût trouvé sur sa route. Car si Rosetti a éloigné Burne-Jones du cloître, la philosophie du maître russe y a conduit l'esthète brillant que sa science parfaite des chefs-d'œuvre picturaux avait imposé à l'attention de tous les artistes — et qui depuis sept ans s'appelle Dom Bruno.

« Je pense encore, écrivait récemment JULES DESTRÉE, à ce » frère d'un esprit si ouvert, si délicat, entré, par quelle soudaine » surprise de la destinée, dans l'Ordre bénédictin ! Batailles d'écoliers, » escapades de gamins, folles et franches gaités de jouvenceaux, » ferveurs d'art communes, qui eût dit, oui, qui eût prédit, quand » sonnaient nos vingt ans, que vous finiriez dans le froc noir ? »

\*\*\*

JULES DESTRÉE qui avait, en 1886, prononcé à la Conférence du Jeune Barreau, un remarquable discours sur *la Littérature et le Barreau*, réalisa splendidement son idéal avec les *Paradoxes professionnels*, le *Secret de Frédéric Marcinet*, *Quelques histoires de Miséricorde*. Dans le premier de ces livres, DESTRÉE met en scène des avocats ; dans le second, des juges ; dans le troisième, des justiciables. La vie judiciaire est donc vue sous ses aspects les plus variés.

« Soyez dignes, prudents, généreux, clame-t-il, aux jeunes avocats. » Certes, le désintéressement est un sentiment très noble, évidemment, mais il serait dangereux d'en faire une application trop absolue : l'avocat professe, je le veux bien, par devoir de la justice, mais il ne peut raisonnablement dédaigner les dédommagements auxquels lui donnent droit son travail et sa science ! Les principes dont DESTRÉE se fait si chaleureusement l'apôtre n'en doivent pas moins inspirer les membres du Barreau.

Dans le *Secret de Frédéric Marcinet*, JULES DESTRÉE marque l'évolution psychologique d'un juge asservi depuis de longues années aux traditions professionnelles et qui se dégage insensiblement de l'influence ambiante pour convenir un jour que « sans bonté la justice forfait à sa mission. » Le type du juge, chargé de préjugés et hostile à toute idée de progrès, est admirablement frappé dans ces pages impressionnantes et fortes.

Il est doux, par exemple, d'entendre l'auteur plaider la cause des récidivistes, que la société contemporaine s'obstine à flétrir de sa réprobation et à accuser de tous les crimes, alors que, logiquement, l'accomplissement de leur peine devrait être une présomption d'innocence. Qui n'a pas lu l'exposé clair et prenant de la condamnation conditionnelle, ne peut apprécier comme il le mérite l'être probe et généreux qui dévoua les forces vives de son intelligence et de son âme au triomphe de la justice et de la bonté.

Avec un cœur fraternel et attendri, JULES DESTRÉE se penche vers ceux que la misère étroit, et pleure leurs souffrances et leurs deuils dans *Quelques histoires de miséricorde*, ouvrage dont M. CH. DELCHEVALERIE a rendu compte ici même (1). *Bon Dieu des Gaulx* est, parmi toutes, une nouvelle remarquable. Dans un style simple et émouvant, DESTRÉE raconte la vie d'un vieil illuminé qui s'en allait de par les routes de sa région, prêcher, dans des improvisations charmantes, l'amour de Dieu et du prochain, et qui passait une existence exempte de tout souci dans la contemplation du ciel et de la nature. Les gens de son village se riaient de ses simagrées, et, quand ils le voyaient égrener le chapelet de ses recommandations et de ses prières, ils haussaient les épaules en concluant : « c'est co l'vi Djôsêl qui dit ses pâters ! » Indifférent aux sarcasmes dont l'abreuvaient des âmes peu compatissantes, « Bon Dieu » n'en continuait pas moins son curieux apostolat. Et lorsque sa robustesse se fut étiolée dans les fatigues excessives de longues et quotidiennes promenades, il pardonna leurs railleries aux hommes qui n'avaient pas su comprendre sa foi et son amour de la nature.

L'auteur de *Bon Dieu des Gaulx* s'avère psychologue et descriptif de grande allure ; je sais peu d'écrivains modernes fouillant une âme avec plus de minutie et peignant un paysage avec plus de chatoyante exactitude.

*Une idée qui meurt : la Patrie* (2), se rattache à la seconde manière de DESTRÉE : celle qui affirme des tendances humanitaires et dont la portée est franchement sociale. On le devine, DESTRÉE plaide éloquemment la cause de l'internationalisme ouvrier, qui paraît à d'aucuns bien supérieur aux ratiocinations exagérées et dangereuses de ceux qui veulent faire de la patrie un instrument de domination tyrannique. La bonté et la beauté fleurissent en tous pays, et je trouve, outre frontières, des hommes aussi généreux et des coins aussi pittoresques que dans ma terre natale. Je ne vois pas non plus quel

(1) Tome XI (1903), p. 286-287.

(2) Compte-rendu dans *Wallonia*, t. XIV (1906), p. 191-192.

intérêt certains travailleurs de mon pays possèdent à se proclamer belges plutôt que français, allemands ou anglais; le patriotisme impliquant, avec l'amour du décor de l'existence, l'attachement aux institutions nationales, ne peut espérer la sympathie de la grande masse qui se plaint avec amertume des injustices du régime social et qui répond aux déclamations ampoulées des « patriotards » : *la patrie est là où l'on est bien.*

Cette théorie, Destrée la développe avec une verve et une force éblouissantes. Son lyrisme atteint aux plus pures émotions quand il évoque ses souvenirs de jeunesse et explique son filial amour pour le Pays Noir.

A toutes les qualités que nous venons de louer, JULES DESTREE joint encore une aptitude de critique tout-à-fait remarquable. Tous les arts indistinctement l'attirent. Il consacra des études consciencieuses et enthousiastes à des écrivains comme Huysmans, Jules Vallès, Léon Bloy, Barbey d'Aurévilly, Villiers de l'Isle-Adam, à des artistes comme Constantin Meunier, Félicien Rops, Jef Lambeaux, Odilon Redon, Henri De Groux; aux musiciens allemands, pour lesquels il professa toujours une vive admiration. Et, dernièrement, il exaltait dans *La Jeune Wallonie*, Claude Debussy, qui, pour certains, est destiné à révolutionner la musique contemporaine. Mais sa prédilection ira toujours aux Bach, aux Beethoven, aux Wagner, auxquels il réserva une place prépondérante dans la campagne musicale des Universités Populaires. Wagnérien féroce, JULES DESTREE accomplit le traditionnel pèlerinage de Bayreuth. Il exprima, du reste, bruyamment son wagnérisme lors de la représentation de *Siegfried* à la Monnaie. Au second acte, DESTREE s'aperçut qu'on avait coupé un passage très significatif et très beau; et sans attendre la fin de la soirée, il courut au contrôle réclamer le remboursement de sa place. L'administration le lui refusa et fut de ce chef attrait en justice. C'est devant le Tribunal de commerce de Bruxelles que se plaida ce procès, qui était avant tout une protestation publique contre la mutilation de l'art. Edmond Picard s'y montra avocat très habile, mais le tribunal se déclarant incompétent en cette matière débouta le plaignant. Cette fantaisie artistico-judiciaire eut un retentissement énorme dans le monde des esthètes et valut à son instigateur l'approbation énergique de tous les wagnériens convaincus.

Très épris du xv<sup>e</sup> siècle italien, DESTREE consigna en des pages qui resteront parmi les plus billantes de la littérature belge, ses impressions d'artiste. Tour à tour, il étudia les peintres de Toscane, de Sienne, de Marche et d'Ombrie, décrivant avec une rare maîtrise



D'après une eau-forte d'Aug. DANSE.

les beautés de leurs œuvres impérissables. Rehaussés de remarquables eaux-fortes, dues à M<sup>me</sup> JULES DESTREE et à son père, l'illustre AUGUSTE DASSE, *Les Primitifs Italiens* constituent un des plus beaux monuments élevés à la gloire de l'art pictural du Moyen-Age. Le premier de ces volumes est dédié à M<sup>me</sup> Destree « celle à qui la destinée avait confié d'apporter dans la maison familiale le bienfait de la bonne tendresse et le charme des choses d'art »; le second, aux parents de l'auteur; le troisième, à son frère Georges.

JULES DESTREE défendit avec une admiration passionnée les Primitifs flamands dont il aime à dire les mérites ignorés. Je me souviens d'une conférence faite au pied levé par DESTREE à l'Université populaire de Marcinelle; elle ne dura pas moins de deux heures, et les auditeurs charmés conviurent que jamais meilleure plaidoirie n'avait été prononcée en faveur de l'art primitif flamand.

L'école normale provinciale de Charleroi consacra son esthétisme éclairé en conférant le cours d'histoire de l'art au défenseur du XV<sup>e</sup> siècle italien, des primitifs flamands et de nos jeunes artistes nationaux.

\*\*\*

Un journal catholique disait un jour de JULES DESTREE: c'est une physionomie à caractère et à caricature. L'expression n'est point tellement mauvaise. Son visage haut en couleur, la fantaisie de sa chevelure absalonesque, tentèrent plus d'une fois le crayon de nos caricaturistes.

L'homme, chez lui, est sociable et charmant. Causeur délicieux, il parle de tout avec autorité. Quelqu'un a dit de DESTREE qu'il est une encyclopédie vivante. Son éloquence entraînant et persuasive s'adapte aussi bien au niveau intellectuel d'un auditoire populaire qu'au savoir d'artistes et de lettrés. Il est doué d'une étonnante faculté d'improvisation qui lui fournit des armes terribles contre ses adversaires politiques. Ses discours à la Chambre sont de ceux que l'on écoute et qui marquent dans les *Annales parlementaires*.

Son éducation raffinée répugne aux pugilats oratoires et contribua vraisemblablement à le situer à l'extrême-gauche de son parti.

Peu d'existences sont aussi formidablement bousculées que la sienne. Il est en même temps avocat, député, échevin de l'instruction publique, homme de lettres, critique d'art, journaliste, conférencier, sociologue, professeur, fondateur et président de l'Université populaire la plus florissante du Hainaut, accomplissant ainsi un labeur

intensif de remueur d'idées. Cela ne l'empêche pas de se consacrer chaque fois qu'il en a l'occasion, à obliger autrui, écoutant les doléances des uns, partageant les enthousiasmes des autres.

Si ALBERT GIRAUD a pu regretter que DESTREE se soit jeté dans la mêlée des partis sans y être astreint par la nécessité des circonstances, nous devons pourtant reconnaître que, même en politique, celui-ci fut surtout et avant tout un esthète. Sa propagande politique fut sans cesse subordonnée à sa campagne pour l'enseignement obligatoire. S'inspirant du mot de Goethe « *Licht, Mehr Licht* », il réclame énergiquement plus de clarté pour le prolétariat qui souffre de son ignorance. Son effort aux Universités populaires le prouve irréfutablement. En fondant, en 1904, l'Université populaire de Marcinelle, dont son activité méthodique fit en quelques mois l'une des plus puissantes coopératives intellectuelles de Belgique, notre ami affirmait son ambition: « Faire des hommes d'initiative et d'énergie, des hommes de vision claire et d'activité résolue, des hommes conscients de leur pouvoir. »

Cet idéal, il est en train de le réaliser grâce à la collaboration de sa digne et vaillante compagne qui poursuit avec une persévérance et une conviction admirables l'éducation esthétique de la classe ouvrière et vers qui doit aller la gratitude émue des amis de la Beauté, de la Bonté.

Quand donc, de ma plume fiévreuse d'enthousiasme jaillira, en verbes clairs et sonores, l'hymne de violente et affectueuse admiration que je voudrais chanter au noble et généreux écrivain dont l'œuvre frémit d'un frisson d'humanité, à l'homme de cœur qui sut, comme *Frédéric Marcinet*, « mettre sa vie d'accord avec sa foi » et qui me donna « tout ce qu'il y eut de meilleur en moi-même, la pitié pour les faibles, l'amour du beau, la folie de la justice »?

RENÉ DETHIER.

## Bibliographie

**M. Jules Destrée** est né à Marcinelle, le 21 août 1863. Après des études à l'Université de Bruxelles, il fut reçu docteur en droit en 1883 et s'inscrivit au Barreau de Charleroi, dont il fut bâtonnier en 1905. Il représente à la Chambre des Représentants l'arrondissement de Charleroi depuis 1894. Il est, encore, échevin de l'instruction publique à Marcinelle depuis 1903, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, à l'Institut des hautes études et à l'Extension universitaire de Bruxelles, à l'École normale de Charleroi et à l'École industrielle supérieure de Charleroi. — Ses diverses activités se sont reflétées dans des publications que nous croyons pouvoir grouper sous les trois rubriques qui suivent.

O. C.

### I. — DROIT

1886. *La Littérature au barreau*. Discours de rentrée à la Conférence du Jeune Barreau de Charleroi. Bruxelles, Larcier. — (Hors commerce).
1889. *L'assistance judiciaire*. Rapport présenté à la Fédération des Avocats belges. Bruxelles, Larcier. — (Hors commerce).
1892. *Du Concordat préventif de la faillite*. Commentaire pratique de la loi du 21 juin 1887. En collaboration avec M. LOWET. Bruxelles, Larcier. — (4 fr.)
1893. *Paradoxes professionnels*. Bruxelles, Larcier. — (fr. 2,50. Certains exemplaires sont accompagnés d'une eau-forte de Madame Jules Destrée.)
1893. *Boissons et Denrées*. Code comprenant les lois, règlements et arrêtés relatifs à la fabrication et au commerce des substances alimentaires. Bruxelles, Larcier. — (6 fr.)
1899. *Calcul et Evaluation des dommages-intérêts aux victimes d'accidents*. Bruxelles, Larcier. — (4 fr.)
1900. *De la Protection des yeux dans l'industrie*. En collaboration avec M. BIernaux. Bruxelles, Larcier. — (2 fr.)

1901. *De la poursuite pour honoraires*. Rapport présenté à la Fédération des avocats belges. Bruxelles, Larcier. — (Hors commerce.)
1901. *Les Accidents du travail*, exposé et critique du Projet de loi déposé par le Gouvernement. Bruxelles, « Le Peuple ». — (fr. 0,10.)
1904. *Code du Travail*, (en collaboration avec M. Max HALLET.) Bruxelles, Lamertin. — (6 fr.)
1905. *La loi sur les accidents du travail*, publiée et brièvement annotée à l'usage de la classe ouvrière. Gand, « Germinal ». — (fr. 0,10.)
1906. *La loi sur le repos de Dimanche*, publiée et brièvement annotée à l'usage de la classe ouvrière. Gand, « Germinal ». — (fr. 0,10.)
- COLLABORATION au *Journal des Tribunaux*, aux *Pandectes belges*, etc.

### II. — SOCIALISME

1896. *Art et Socialisme*. Bruxelles, « Le Peuple ». — (fr. 0,10.)
1897. *La Fédération démocratique de Charleroi*. Charleroi, « Journal de Charleroi ». — (fr. 0,10.)
1897. *Le Calcaire des vieux Travailleurs*. Charleroi, « Journal de Charleroi ». — (fr. 0,10.)
1897. *Le Socialisme et les Femmes*. Bruxelles, « Le Peuple ». — (fr. 0,05.)
1897. *Préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales du Parti ouvrier belge*. Paris, « Revue socialiste ». — (fr. 0,25.)
1898. *Le Socialisme en Belgique*. (En collaboration avec M. VANDERVELDE). Paris, Giard et Brière, 1898. — Seconde édition, 1902. (fr. 3,50.)
1899. *Socialismes*. Bruxelles, « Le Peuple ». — (fr. 0,30.)
1901. *Bibliothèques ouvrières*. Bruxelles, « Le Peuple ». — (fr. 0,30.)
1901. *La Fin du Parlementarisme*, discours prononcé à la Séance de rentrée de l'Université Nouvelle de Bruxelles. Bruxelles, « Le Peuple ». — (fr. 0,50.)

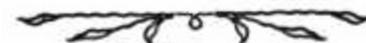
1902. *Remuecau au Théâtre*. Bruxelles. — (fr. 0,05.)
1902. *Révolution verbale et Révolution pratique*. Paris et Bruxelles. (fr. 0,10.)
1903. *La Journée de 8 heures dans les mines*. Bruxelles, «Germinal». (fr. 0,10.)
1903. *Les Accidents du travail*, texte de la loi et votes des députés. Bruxelles, «Germinal». — (fr. 0,10.)
1904. *La Doctrine collectiviste*. Gand, «Germinal». — (fr. 0,10.)
1904. *Coopération et Socialisme*. Gand, «Germinal». — (fr. 0,10.)
1905. *Les Universités Populaires*. Gand, «Germinal». — (fr. 0,10.)
1905. *A la Chaudière, le Gouvernement clérical!* Gand, «Germinal». (fr. 0,10.)
1906. *Une Idée qui meurt : la Patrie*. Extrait de «La Belgique artistique et littéraire». Bruxelles, Larcier. — (Hors commerce.)
1907. *La Journée de huit heures*. Gand, «Germinal». — (fr. 0,10.)
- COLLABORATION au *Peuple* (Bruxelles), au *Journal de Charleroi*, à l'*Avenir social* (Bruxelles), à la *Revue socialiste* (Paris), au *Mouvement socialiste* (Paris), à *Pages libres* (Paris), etc.

### III. — LITTÉRATURE ET ART

1886. *Lettres à Jeanne*. Bruxelles, Monnom. — (4 fr. Epuisé.)
1888. *Imagerie japonaise*. Bruxelles, Monnom. — (5 fr. Epuisé.)
1889. *Les Chimères*. Ouvrage illustré d'estampes de REDON, de GROUX, Marie DANSE. Bruxelles, Monnom. — (10 fr. Epuisé.)
1891. *Henri De Groux*. Gand, Siffer. — (Epuisé.)
1891. *Odilon Redon*. Etude critique et catalogue. Bruxelles, Deman. — (15 fr. Epuisé.)
1891. *Le Journal des Destrée*. Bruxelles, Lacomblez. — (1 fr.)
1895. *Une Campagne électorale au Pays noir*. Bruxelles, Lacomblez. (fr. 1,50. Epuisé.) — Seconde édition, 1907, Gand, «Germinal». (fr. 0,10.)

1896. *Les Œuvres d'art dans les églises*. Bruxelles, «Le Peuple». (Epuisé.)
1897. *Les Écrivains belges contemporains*. Syllabus d'un cours à l'Extension Universitaire. Bruxelles. — (Epuisé.)
1898. *Bon-Dieu-des-Gaulx*. Etude d'âme et de paysage au Pays noir. Paris. — (Epuisé. Reproduit dans *Quelques histoires de miséricorde*.)
1899. *Sur quelques peintres de Toscane*. Ouvrage illustré d'eaux-fortes de M<sup>me</sup> Jules DESTRÉE. Bruxelles, Dietrich et Florence, Alinari. — (10 fr. Epuisé.)
1900. *Sur quelques peintres des Marches et de l'Ombrie*. Ouvrage illustré d'eaux-fortes de Aug. DANSE et de M<sup>me</sup> Jules DESTRÉE. Bruxelles, Dietrich, et Florence, Alinari. — (15 francs. Epuisé.)
1901. *Le Secret de Frédéric Marcinet*. Bruxelles, Larcier. — (fr. 2,50.)
1902. *Quelques Histoires de Miséricorde*. Bruxelles, Larcier. — (fr. 2,50.)
1904. *Sur quelques peintres de Sienne*. Ouvrage illustré d'eaux-fortes de Aug. DANSE et de M<sup>me</sup> Jules DESTRÉE. Bruxelles, Dietrich, et Florence, Alinari. — (15 fr. Epuisé.)
1906. *Jules Destrée, Anthologie*. Publiée par l'« Association des Écrivains Belges », avec un portrait par Aug. DANSE. Bruxelles, Dechenne. — (fr. 1,50.)

COLLABORATION à *La Wallonie*, à *La Jeune Belgique*, à l'*Art moderne*, à la *Société Nouvelle*, à la *Nervie*, à *Durendal*, à *La Belgique artistique et littéraire*, à *La Jeune Wallonie*, etc.





## Chansons d'Amour

### ROMANCES POPULAIRES

I.

#### Là-haut, là-bas, dans ce Jardin

Là - haut là - bas dans ce jar - din On fait l'a-  
  
mour, on boit le vin Dans ma main je tiens mon  
  
verre et dans l'autre ma douce a - mie Je m'em-  
  
pres - se de le boire A - vec tous mes bons a - mis

Là-haut, là-bas, dans ce jardin,  
On fait l'amour, on boit le vin,  
Dans une main je tiens mon verre,  
Et dans l'autre ma douce amie.  
Je m'empresse de le boire  
Avec tous mes bons amis

« Mon cher amant ne sais-tu pas  
Que pour t'aimer je n'le peux pas?  
Tu sais bien que j'ai un père,  
Que mon honneur dépend de lui.  
Parle-lui du mariage;  
S'il le veut, je le veux aussi.

— Belle, à ton père j'en ai parlé,  
N'a pas voulu me l'accorder.  
Il ne tient qu'à toi, ma belle,  
De m'donner soulagement.  
Car si tu n'me l'donnais pas,  
Je vais mourir dans un instant!

— Mon cher amant, pour t'apaiser,  
Prends sur ma bouche un doux baiser.  
Sur mon visage couleur de rose,  
Prends encore un baiser charmant.  
Mais ne prends pas autre chose,  
Car mon honneur me le défend ! »

II.

#### Le Portrait de la Mlle

Il é - tait un jo - li gen - dar - me A  
  
la guerre il s'en est al - lé Va dire a - dieu à sa mai-  
  
tres - se celle que son cœur a tant ai - mé Va  
  
dire a - dieu à sa mai - tres - se Celle que son  
  
cœur son cœur a tant ai - mé

1

Il était un joli gendarme,  
A la guerre il s'en est allé.  
Va dire adieu à sa maîtresse,  
Celle que son cœur a tant aimée.

2

« Quand tu seras sur ces frontières,  
Amant, tu n'penserai plus à moi.  
Tu penserai aux Italiennes  
Qui sont cent fois plus jolies que moi.

3

— Quand je serai sur ces frontières,  
A toi je penserai toujours.  
Je ferai faire une peinture  
A la ressemblance de toi.

4

» Je la mettrai dans ma pochette  
Et l'embrasserai cent fois le jour,  
Et lorsque je serai à table  
Je la mettrai sur mes genoux.

5

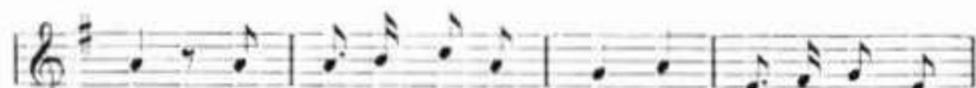
— Mais que diront tes camarades  
De te voir si joli portrait?  
— J'irai qu'c'est l'portrait d'ma  
[maîtresse  
Que j'ai quittée avec regret... »

## III.

## L'Oiseau qu'est sur la branche



L'oi - seau qu'est sur la branche Qui va qui vole qui



chante N'au - ra ja - mais tant d'agrè - ment que moi en



vous ai - mant

1

L'oiseau qu'est sur la branche,  
Qui va, qui vole, qui chante,  
N'aura jamais tant d'agrément  
Que moi en vous aimant !

2

Là bas, dans la prairie,  
J'entends chanter ma mie,  
J'entends là-bas dans ce vallon  
J'entends chanter Nanon.

3

Je vais m'approcher d'elle,  
Comme un amant fidèle.  
Je lui demande un doux baiser :  
La belle m'a refusé.

4

« Retirez-vous derrière.  
Je vois venir mon père,  
Mon père et puis ma mère aussi :  
Ça n'leur f'rait pas plaisir.

5

— N'y a ni père, ni mère,  
Ni cousins, ni parents,  
Qui pourrait jamais m'empêcher  
Ma mie, de vous aimer.

6

» Ma mie, allons là-bas  
Car le soleil est bas ;  
La chaleur du joli printemps  
Ne dure pas longtemps. »

7

Là haut sur la montagne,  
Ma mie est fatiguée.  
Mais avant de se reposer,  
Il faut, ma mie, aller.

8

Courage, ma mie, courage,  
Nous voilà au village.  
Sitôt à la première maison,  
Ma mie nous entrerons.

9

Bonjour, madame l'hôtesse,  
Voici de bons enfants.  
Donnez une bouteille de bon vin,  
Pour bannir le chagrin.

10

Versez à boire, l'hôtesse,  
A boire à ma maîtresse.  
Versez, versez nous du vin blanc,  
Ma maîtresse l'aime tant.

11

A ta santé, ma mie,  
A toi, mon très cher cœur,  
Je bois à ton bonheur :  
Je suis ton serviteur !

12

L'oiseau qu'est sur la branche,  
Qui va, qui vole, qui chante,  
N'aura jamais tant d'agrément  
Que moi en vous aimant !

Romances chantées, en 1887, par Elisabeth Grégoire, couturière,  
à Milmort, alors âgée de 30 ans, et qui tenait ces chansons de  
sa mère.

O. COLSON.





## LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

## Les Fumées

O mon pays, contrée farouche des épuisants labeurs et des usines fumantes, où s'endeuillit la tendresse des verdure, elles sont tes sourires et ton rêve, les fumées, les fantasques, les merveilleuses fumées...

Dans le vaste horizon mélancolique, sous les échafaudages sinistres des houillères, autour des architectures massives et compliquées des hauts-fourneaux, dans les grands hangars sombres des laminoirs où courent de rouges frissons de feu, partout, avec des bruits de canons qui tonnent, des crépitements martelés de fusillades et de rauques grondements sourds, c'est la bataille incessante de l'homme contre le charbon et le fer, le tragique combat de l'industrie, seule splendeur de ce temps, et c'est sa grandeur, sa cruauté et sa gloire qu'elles célèbrent à l'envi, les fumées, les ondoyantes et multiples fumées.

Vers le ciel, de toutes parts, elles s'en vont, à l'infini diverses et capricieuses... Il en est de toutes blanches, virginales, légères et souples. Comme des enfants folles qui s'enfuient en se jouant, elles courent et tourbillonnent plus légères et plus vagues toujours, vers les nuages, dans l'azur, loin des charbonnages lugubres. Il en est de tendrement irisées, aux chatoiements d'opale et de nacre quand les traverse un rayon de soleil, qui s'échappent des fournaies avec des svelteness prodigieuses, et se dissipent mollement, gracieuses et pâles comme des princesses, dans l'air. D'autres, noires, épandues ainsi qu'un flot d'encre, chargées de poussière et de suie, déroulent paresseusement leur vrille épaisse de la haute cheminée et longtemps on les voit, peu à peu évanouies, résister aux assauts de la brise qui les entraîne. Et nombreuses, pressées, confondues dans une mêlée

furieuse qu'un coup de vent déchire, ou seules, en aigrettes, en crinières ondoyantes, partout, dans l'âpre étendue, elles échèvent le caprice fou de leur fantaisie, les merveilleuses fumées..

Aux jours pluvieux, quand la bourrasque secoue sur les champs les moires blanches de l'averse, combien doux le poème qu'elles chantent aux yeux et combien semblent lointains leurs voyages quand elles disparaissent dans le brouillard... Dans le vaste horizon mélancolique, sous le ciel bas aux gris moelleux, les arbres semblent plus verts et les toits plus rouges ; s'adouciennent dans la pluie, les arêtes aiguës des terris menaçants ; et les cheminées, dans les buées, ont des aspects mystérieux. Ecrasées sous l'ondée, vaincues par les rafales, les fumées blanches, les fumées grises luttent, vagabondent et s'échappent, au dessus des bâtiments noirs, mettant dans la régularité et l'horrible tristesse des constructions industrielles, leur imprévu, la couleur jolie, la turbulence et la souplesse de leurs changeants contours. Elles sont le sourire et la vie de la contrée farouche, ses sourires dans la tempête, et sans elles, ce serait un terrifiant paysage de ruines et de tombeaux !

Et vers le soir, lorsque lentement l'ombre descend sur cet affairément de fourmilière, dans le noir, les fumées merveilleuses deviennent flammes splendides. Au sommet des tours trapues des hauts-fourneaux, elles jaillissent, plus agiles et plus belles encore du « gueulard » flambant comme un énorme bol, en une profusion bondissante de langues de feu pâle, voraces, bleuâtres, au milieu d'impétueuses vapeurs. Tels, dans l'histoire profonde, les feux sacrés des croyants de l'Inde, les signaux sur les hauteurs, les cassollettes gigantesques allumées par les peuples jadis, aux portes des villes, en l'honneur de dieux implacables, les sacrifices carthaginois au Moloch de bronze où s'embrasent les victimes ! — Et l'on croit voir le symbole d'un culte nouveau plus exigeant et plus terrible encore : ces flammes bleues et ces fumées légères qui montent en se tordant vers le ciel, s'envolent comme des âmes éperdues, des âmes misérables et suppliantes convulsées en d'implacables souffrances, milliers d'âmes de la plèbe écrasée, se dispersant dans les inconnus de l'espace, en un encens dont se délecte la divinité moderne, plus féroce et plus cruelle...

O mon pays, contrée farouche des labeurs où l'homme s'épuise en épuisant la Terre, dans l'ardente bataille et le deuil des verdure, elles sont ta poésie et ton charme, les innombrables fumées qui s'en vont là-bas, les merveilleuses fumées.....

JULES DESTREE.



## La jeune Wallonie

### CANTATE

#### I.

Nous sommes tes gars, Wallonie,  
Wallonie au nom musical,  
Toujours jeune, toujours jolie ;  
Nous sommes tes gars, Wallonie,  
Remplis de Toi et d'idéal !

N'es-tu pas la Mère wallonne,  
Qui nous aimas du fond des jours ?  
La Mère chère, douce et bonne  
Que notre jeunesse couronne  
Des fleurs de notre pur amour ?

Nous sommes tes gars, Wallonie,  
Wallonie au nom musical,  
Toujours jeune, toujours jolie ;  
Nous sommes tes gars, Wallonie,  
Remplis de Toi et d'idéal !

#### II.

Notre enfance a passé parmi tes verts côteaux ;  
Tes champs parlent en nous la langue d'une amie,  
Et les rires fusant partout de tes hameaux.  
Exaltèrent en nous la vie.

Nous nous sommes penchés, par tes vallons riants,  
Vers les secrètes voix des arbres et des sources ;  
Nous avons aspiré tes parfums vivifiants  
A pleins poumons, pendant nos courses.

Tels des nids balancés comme un berceau mignon  
Par l'invisible main des brises maternelles,  
Notre rêve a grandi, bercé dans le giron  
De tes bois tapissés d'airelles.

Ta beauté nous apprit à chanter la Beauté ;  
La gaze de ton ciel, tes parures discrètes,  
Terre de poésie ! ont toujours inspiré  
Tes musiciens et tes poètes.

#### III.

Puisque ton ciel et tes collines  
Charment notre rêve enchanté,  
Terre-Nôtre, Terre divine,  
O Muse, inspiratrice d'hymnes,  
Nous exalterons ta Beauté !

Nous exalterons ton histoire,  
Tes artistes et tes héros :  
Toute ta grandeur et ta gloire,  
Tes jours passés, tes jours nouveaux,  
Pour qu'ils restent dans les mémoires.

Gloire à toi, douce Wallonie,  
Qui nous aimas du fond des jours !  
Toujours jeune, toujours jolie !  
Gloire à toi, douce Wallonie,  
Terre-Nôtre, terre d'amour !

JULES SOTTIAUX





## L'Exposition d'Art dinantais

Vous souvient-il d'un remarquable rapport présenté au Congrès wallon de Liège par l'éminent publiciste qui s'est fait en Belgique le champion de l'art régional et populaire, M. Charles DIDIER? Rapport bondé d'idées généreuses, au nombre desquelles figure la création, préconisée en Wallonie, de « groupes locaux, absolument autonomes, qui manifesteraient leur activité en créant chacun un musée, exclusivement consacré aux meilleures productions d'artisans anciens et modernes de la localité même ou des villages voisins ».

Ce n'était pas là un stérile vœu de congrès.

Dinant le prouve superbement. La valeur de la tentative dont nous voulons parler ici, s'accroît du fait qu'elle est tout entière l'œuvre de quatre particuliers, MM. l'abbé Tichon, J. Delvaux, L. Pequet et F. Vincent, qui, de leurs deniers propres, ont organisé une émouvante manifestation d'art.

Geste d'une beauté rare et, certes, significatif des progrès réalisés par les fécondes idées de décentralisation et de retour aux traditions : faire revivre tout un glorieux passé et, par l'exemple d'ancêtres illustres, raviver au cœur des jeunes gens l'amour de l'art et des choses élevées.

Ainsi s'exprime M. l'abbé Tichon et je ne sais pourquoi, à entendre ces paroles, je me sens remué délicieusement. Il me semble que c'est tout de même le commencement de la fin du désolant industrialisme qui nous valut la sanglante injure de « Peuple de Marchands ! » dont on nous souffleta naguère.

L'Exposition dinantaise n'a pas la seule beauté d'un geste et d'un enseignement : c'est une belle et bonne réalisation.

M. l'abbé Tichon et ses collaborateurs, puissamment aidés en cela par le modeste savant que l'on connaît trop peu, M. Adrien OGER, conservateur du Musée de Namur, ont accompli ce tour de force de grouper, en moins de trois mois, la presque totalité des œuvres d'art les plus représentatives du génie local.

On est d'accord pour attribuer sur toutes les autres expressions d'art en pays mosan, la priorité en date à l'art du cuivre battu. Il semble bien, en effet, que les fameux ouvriers du cuivre aient eu pour ancêtres les fondeurs de bronze de la villa romaine d'Anthée. Jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, toute l'activité artistique dinantaise se limita au seul travail du « jaune ouvrage ». Elle a produit des merveilles dont les plus célèbres sont signées du maître martelleur Dusart, qui florissait au xvii<sup>e</sup> siècle, date de l'apogée de cette industrie.

Aux environs du xvi<sup>e</sup> siècle, une fièvre d'art s'empare de la petite cité mosane et rayonne sur la région. Du haut en bas de l'échelle sociale, tout le monde pense et œuvre en artiste. C'est alors que, selon MICHELET, dans la batterie, la forme naissait immédiatement sous la main humaine, sous le marteau vivant, comme un marteau, qui dans sa lutte contre le dur métal, devait rester fidèle à l'art, battre juste tout en battant fort. Des chef-d'œuvres s'élaborent dans chaque échope, dans chaque forge, dans chaque chaumière où les doigts de fée des dentelières tissent et brodent le « point de Dinant ».

Epoque vraiment bénie que celle où se révélèrent, entre tant d'autres, deux fraternels génies : Joachim Patenier et Henri Blès. On a beaucoup écrit sur ces beaux caractères ; mais il semble bien que tout leur durable honneur sera d'avoir, pour la première fois, ouvert les yeux sur le monde, d'avoir surpris le sens sacré du paysage et de l'avoir fait, de force, entrer tout vibrant dans l'art éternel.

Un panneau de Blès émeut comme un beau visage parce que l'on y devine une âme.

A cet égard, l'Exposition de Dinant a toute la valeur d'une révélation. Une autre heureuse révélation — restitution, dirais-je mieux, — due celle-ci au perspicace critique collaborateur de cette revue, M. Oger, que nous citons plus haut, est celle des deux frères de Wespim, plus connus sous le nom des Tabachetti et par là même considérés, jusque naguère, comme italiens. Les recherches de notre savant ami ont définitivement rattaché à l'art wallon ces beaux talents que seuls appréciaient les visiteurs des sanctuaires de Crea, Ortha (Varallo) et Novarre. Dans l'impossibilité où ils étaient de produire les originaux, les organisateurs ont eu l'idée remarquable de